

B
U
L
L
E
T
I
N



des *Amis de Van*

n°27

mai 2002

Sommaire

Éditorial :	Page 3
Les dominicains au Tonkin	Page 4
Van raconte Quang-Uyên	Page 7
Hiên raconte Van	Page 9
Hiên se met à l'école de Van	Page 13
Van écrit à Hiên	Page 15
Biographie du Père Maillet	Page 16
Témoignages	Page 18

Conformément aux décrets du Pape Urbain VIII, nous déclarons ne prétendre, par ce bulletin diffusé à l'intention des Amis de Van, anticiper en rien le jugement officiel de l'Eglise à qui seule appartient de décerner le titre de Saint. A l'avance nous nous soumettons filialement et sans réserve à sa décision.

Photo de couverture : Van en 1951 à Saigon

2

Bulletin des Amis de Van pour accompagner la Cause du Frère Marcel Van.

Directeur de la publication :
Anne de Blay

Rédacteur :
Père Olivier de Roulhac

Ce bulletin est distribué gratuitement. Ceux qui le désirent peuvent aider par leur générosité et leurs dons l'édition et la diffusion de cette publication ainsi que la réalisation des activités apostoliques conduites également par *Les Amis de Van*.

Les Amis de Van
35, rue Alain Chartier
75015 Paris - FRANCE
C.C.P. : 10 468 93 H PARIS

Tél : 33 (0)1 48 56 22 88
Fax : 33 (0)1 45 30 14 57
courriel: amisdevan@noos.fr
Pages Marcel Van sur Internet :
<http://www.carcajou.org/racines/van/somvan.htm>
<http://www.sainte-anne.org/foyers/foyers.htm>

Editorial

Nous poursuivons, dans ce bulletin, l'évocation des années de Quang-Uyên, en présentant les figures de Hiên et du Père Brébion.

Nous commençons par un survol historique sur la mission dominicaine au Nord Vietnam (Tonkin) qui a marqué les premières années de Van, tant à Quang-Uyên qu'à Thai-Nguyên quelques années auparavant. Les missionnaires ont écrit de très belles pages, leur efficacité se mesure plus à l'amour de Dieu répandu dans les coeurs, qu'aux édifices de pierre et de bois qui se détruisent si facilement. Van, et bien d'autres témoignent de l'inlassable dévouement de ces hommes qui, tels de bons laboureurs, ont travaillé la terre, l'ont ensemencée avec amour. Dieu a donné la croissance, d'autres recueillent les fruits.

Le bon Père Brébion, fidèle compagnon du Père Maillet a été avec lui un apôtre infatigable. De tempérament plus doux, il a été un bâtisseur, non seulement des âmes qu'il eût à enseigner mais aussi de nombreux édifices dont cette église en pierre, et non en bois comme on les construisait habituellement, de Quang Uyên.

Hiên, compagnon d'études de Van, aimait à le taquiner et à jouer avec lui. Après avoir été très vexé que Van refuse de lui révéler le nom de sa «soeur spirituelle», il comprit qu'il devait respecter le secret de son ami. Edifié par l'attitude lumineuse de son aîné et éclairé par l'Esprit Saint, il a commencé à s'ouvrir à Van, lui demandant conseil pour sa vie spirituelle. Cette belle amitié spirituelle a duré, au-delà des séparations, comme en témoignent la seule lettre que nous ayons retrouvée écrite par Van à «son ami intime sur le chemin de la perfection» et le document que Hiên a écrit pour la Cause en 1984 alors qu'il était prêtre en Allemagne.

Les Amis de Van

Les Dominicains au Tonkin

La rencontre du Vietnam avec le Christ eut lieu bien avant l'établissement de la France en Indochine ; au cours du ^{xvi}ème siècle des Dominicains, des Franciscains, des Augustins avaient essayé de façon dispersée et sporadique, d'apporter la Bonne Nouvelle aux habitants de la Péninsule.

Les premières missions ne furent fondées qu'au début du ^{xvii}ème siècle par des Jésuites, en majorité portugais. Le nom du Père Alexandre de Rhodes, natif d'Avignon, est associé à la romanisation de la langue vietnamienne, et à la fondation de la Société des Missions Etrangères de Paris en 1663.

C'est sous le patronage espagnol que, par l'Amérique et l'Océan Pacifique, les missionnaires dominicains abordent aux Philippines (1582), en Chine (1634) et au Vietnam en 1676, environ une cinquantaine d'années après l'arrivée des jésuites du Père de Rhodes.

Le Bienheureux Innocent ^xi leur confie l'évangélisation de la rive gauche du Fleuve Rouge : le Tonkin oriental, tandis que les Pères des Missions Etrangères de Paris sont installés à l'ouest. Jusqu'au début du ^{xx}ème siècle, les missionnaires ne travaillent que dans le delta. Ces deux siècles d'évangélisation se font dans un contexte de rudes persécutions.

En 1903, le Père Hedde, op, rapporte que les Dominicains ont trois vicariats. Le Vicariat oriental, dont le siège est à Haïphong, compte surtout des Européens qui ne donnent pas toujours le bon exemple ; aussi, poursuit-il, les chrétiens y sont peu fervents. Le Vicariat Central est le plus riche, son siège est Nam-Dinh. Il comporte de nombreuses rizières très bien cultivées et compte un grand nombre de chrétiens. Enfin, Bac-Ninh est le siège du Vicariat Septentrional, c'est le plus pauvre et le plus vaste des trois : il est deux fois plus grand que les deux autres réunis. Dans le haut du Vicariat des régions n'ont jamais été évangélisées.

Les premiers dominicains français arrivent en 1902, espérant travailler sur une portion du territoire confié à leurs frères espagnols. Après avoir prospecté du côté de Langson en 1908 et au nord de Cao Bang, ils obtiennent de l'évêque de Bac-Ninh la cession de toute cette zone frontière entre le delta et

4

la Chine dans laquelle n'a pas encore commencé l'évangélisation, et en 1914, la Propagande de la Foi leur confie officiellement ce «désert à faire fleurir».

En juin 1914, Les provinces de Langson, Cao-Bang et la moitié de celle de Ha-Giang sont érigées en Préfecture Apostolique, avec à leur tête le Père Cothonay, remplacé en 1925 par le père Maillet qui, avec l'aide du Père Brébion, édifie le petit séminaire de Langson, placé sous la protection de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (canonisée en 1925). Le Père Maillet donne sa démission en 1929, car son tempérament bouillant lui vaut quelques difficultés avec ses frères. Le Père Hedde devient alors administrateur Apostolique au moment même où, en février 1930, éclatent de graves troubles nationalistes à Yên-Bai. A l'époque la Préfecture apostolique est peuplée d'environ 320 000 habitants appartenant à 5 groupes différents : 12 000 Vietnamiens et 6 000 Chinois installés dans les centres. 277 000 Thaïs bleus, Thô et Nungs cultivent les cirques et les vallées, ils commencent à mettre en culture les flancs des montagnes ; 13 000 Mans sont installés aux environs de 1000 mètres, abandonnant les sommets aux nomades H'mongs estimés à 15 000. Cette population compte environ 2 400 à 2 500 chrétiens.



En 1936, les Pères Maillet et Brébion fondent la nouvelle paroisse de Quang-Uyên, proche de la frontière chinoise. C'est un centre nung populaire. Ils y construisent une église en pierre, font de l'élevage et installent une communauté de tertiaires.

En juin 1940, la France signe l'armistice avec l'Allemagne et l'Italie, le Japon, en guerre avec la Chine depuis 1937, s'adjoint au camp des vainqueurs lors du fameux Pacte tripartite qui est une sorte de partage du monde. Le Japon veut étendre sa tutelle sur l'Extrême Orient et en chasser tous «les Blancs».

Le 22 septembre 1940, les Japonais envahissent Langson. Le Vietminh fait son apparition dans la région, sous la protection de l'armée japonaise qui occupe le séminaire de Lanson en 1942.

Le 17 août 1942 Van arrive à Quang-Uyên, il y reste jusqu'en juin 1943. Et c'est là que, pour la première fois, il entend la voix de sainte Thérèse «qui parle très bien vietnamien».

La nuit du 9 mars 1945, coup de force japonais contre les Français. Tous les pères du diocèse sont regroupés à Hanoï, Monseigneur Hedde est retenu à la prison de Langson, tandis que les Père Maillet et Brébion sont isolés à Quang-Uyên. La mission est quasiment détruite.

La «guerre-guérilla» reprend, cette fois entre la France et les forces Vietminhs. En 1947, les Français réoccupent Langson dans un climat de guérilla incessante. Les Pères Maillet et Brébion, en juillet de cette année, disparaissent. Les combats se poursuivent ; les accords de Genève (1954) consacrent la victoire de Hô Chi Minh sur le Nord et la partition du pays de part et d'autre du 17ème parallèle.

La vie religieuse est paralysée au point que, le 9 octobre 1955, Monseigneur Hedde écrit : «Ce petit coin (Langson) était le joyau de la Mission... Malgré notre inactivité forcée, notre présence n'est pas inutile. Nos chrétiens nous le disent et nous le prouvent.»

Monique Mennerat

Van raconte Quang-Uyên

À la demande du Père Boucher, Van évoque ce qu'il a vu de l'Eglise du Vietnam. Sans complaisance, mais avec sa simplicité coutumière, il dit ce qu'il a vu, vécu et les sentiments que cela lui inspire. Il écrit seulement pour son directeur spirituel afin de l'aider dans sa tâche de missionnaire. Van est vrai, il sait dire - sans pour autant juger - ce qui n'est pas bon, et ce qui est bon. Ses compliments n'en ont que plus de saveur car ils expriment le fond de son âme.

Maintenant, permettez que je revienne à la troisième étape dont je parlais plus haut et que j'ai laissée inachevée. Dieu, Sagesse infinie, m'a introduit dans cette troisième étape en me faisant entrer immédiatement au séminaire, lieu où l'on forme les apôtres. Là, j'ai vu que, grâce à la charité, Vietnamiens et Français n'avaient qu'un coeur et qu'une âme. Et il n'y a pas qu'au séminaire que j'ai constaté la pratique de cette charité; car après le séminaire Dieu m'a conduit un peu plus loin, m'envoyant continuer mes études dans une paroisse en fondation, située dans la Haute Région (*Il s'agit de Quang-Uyên*).

Il n'y avait là que des Thô et des Man ignorants et sans éducation qui prenaient la fuite, dès qu'ils apercevaient un missionnaire français. Le nombre des chrétiens se réduisait à une seule famille pauvre, ayant juste de quoi vivre. Or, cette paroisse pauvre n'était desservie ni par un prêtre Thô ni par un prêtre vietnamien, mais par un Père français de l'Ordre de saint Dominique. Ce Père, bien loin d'être jeune, était si âgé qu'il avait l'apparence d'un squelette revêtu d'une soutane. Il y avait encore un autre Père âgé, également français. Ayant les jambes paralysées, il allait clopin-clopant, et se sentait pris de tremblement après avoir fait quelques pas. Pourtant, jamais je ne l'ai vu laisser traîner le moindre petit caillou dans la basse-cour, où il donnait à manger aux poules et aux canards.

Ces deux Pères étaient sous-alimentés. Je ne sais si, auparavant, ils touchaient des revenus quotidiens aussi considérables que dans les cures espagnoles, toujours est-il qu'à l'époque où je les ai vus, ils étaient vraiment misérables. Ils devaient semer eux-mêmes et faire de l'élevage pour avoir de quoi vivre au jour le jour. Pour ce qui est du pain, les militaires leur en donnaient un chaque semaine, celui-ci ne pesait pas un kilo, probablement que les deux Pères en avaient-ils encore de reste. Parfois aussi ils n'en recevaient

pas, et de temps en temps, ils se voyaient traités avec beaucoup de mépris par l'un ou l'autre capitaine à la tête dure. Pourtant, on les voyait toujours joyeux.

Pour la prédication par la parole, il semble qu'ils n'étaient pas très habiles; d'ailleurs c'était une tâche fort difficile, car les Thô qui savaient écouter les histoires amusantes, se mettaient à rire et s'esquivaient dès qu'on leur parlait de choses sérieuses ou de religion.

Mais quand il s'agissait de prêcher par les oeuvres, ces Pères ne commettaient pas les maladresses d'autres missionnaires. C'est par la charité qu'ils prêchaient à ce peuple H'mong si difficile à évangéliser. Ils n'avaient pas peur de se baisser pour extraire une épine du pied de ces pauvres gens, et si quelqu'un était blessé, ils n'hésitaient pas à le déposer sur leur propre lit ou leur propre chaise pour nettoyer ses plaies et les panser. En un mot, voyant la charité que leur témoignaient les missionnaires, H'mong et Thô, encore païens, devaient avouer que même leur propre mère ne les traitaient pas avec autant d'affection. Bien qu'il n'y eût encore aucun chrétien parmi eux, ces gens-là étaient attachés aux missionnaires comme des enfants à leur père. Voilà ce qui s'appelle être apôtre, être missionnaire !

Autres Ecrits

Hiên raconte Van

Mercredi Saint, le 17 avril 1984.

Les vues de Dieu sont pour nous un mystère...

J'étais occupé à préparer les cérémonies des Jours Saints, ainsi que la première confession et la première communion des enfants quand, soudainement, le soir du mardi 9 avril 1984, il me survient une hémorragie interne qui me contraint d'aller à l'hôpital. Dans les jours qui ont suivi, j'ai prié, en union avec Jésus accablé de tristesse dans le jardin de l'Agonie, puis arrêté, flagellé, crucifié. C'est en ces jours-là que m'est revenu le souvenir de mon frère Marcel Van, le serviteur fidèle de Jésus Rédempteur, marchant avec Lui sur la Voie douloureuse, pour mourir en union avec son Maître. Le fait d'être associé à Marcel dans la souffrance au cours de la Semaine Sainte m'a ému profondément ; je considérais comme une vue mystérieuse du Seigneur cet arrachement aux occupations absorbantes de mon ministère pour être plongé dans le silence, en compagnie de Marcel, et me permettre de noter les souvenirs de notre vie commune d'autrefois, en contribuant ainsi à la gloire du Seigneur.

Nguyễn Tân Van, mon ami intime, était aussi mon frère spirituel. Je me propose de rapporter les faits que je connais avec la plus grande fidélité. Naturellement, le lecteur ne peut exiger de moi les dates précises d'un lointain passé, je n'avais alors que dix ans (1941). Cependant je puis garantir l'authenticité de ces choses puisqu'elles sont faites des souvenirs vécus d'un trio d'amis : Van, Tám, et moi, Hiên. Quoique vieux de plus de quatre décennies, les faits que je rapporte sont frais à ma mémoire comme s'ils étaient survenus hier.

Nous trois, avons été envoyés, à cause des troubles engendrés par l'invasion japonaise dans notre région, du petit séminaire de Langson à la chrétienté de Quang-Uyên, placée sous la férule du Père dominicain Maillet (Binh), pour y continuer nos études. La chrétienté ne comptait qu'une vingtaine de Tonkinois baptisés, plus quelques catéchumènes, mais les montagnards étaient plus nombreux. Le personnel de la maison-de-Dieu comprenait le Père Maillet, un vieux serviteur, le jeune Montagnard Blao et nous trois. La maison voisine était occupée par des tertiaires qui faisaient la cuisine pour la maison-de-Dieu.

Notre programme quotidien comportait les points suivants : servir la messe du curé, apporter la nourriture de chez les tertiaires, préparer la table ; puis mener paître les vaches, les chèvres, les chevaux et surveiller les oies. Une fois par semaine le père Maillet devait nous donner une heure de français, mais en raison d'occupations supplémentaires, il s'en abstenait souvent. De sorte que la seule pièce que j'aie retenue parmi celles qui figuraient au programme est *La Cigale et la Fourmi* de La Fontaine. Notre vie commune aux champs nous procurait de longues heures de tranquillité et de ferveur dans la nature. Notre trio vivait dans une étroite unité. Ensemble pour le travail et le repos, ensemble pour la prière, ensemble dans la tristesse et la joie, ensemble dans les pensées et les aspirations. Je ne me rappelle pas avec précision l'occasion qui m'a amené avec Tám à contracter avec Van une amitié spirituelle, mais le fait est certain.

Peut-être l'avons-nous choisi comme frère aîné parce qu'il était le plus âgé, (deux ans de plus que moi), mais certainement à cause de son expérience dans la pratique des vertus. En ce domaine, il était le premier et l'entraîneur: il organisait les moments de prière, les neuvaines, la semaine de plein air... Et surtout il nous attirait vers sa soeur, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Là-dessus il était intarissable; il nous exhortait, d'après la Voie d'enfance spirituelle, à l'abandon, à la simplicité dans la prière, à la piété filiale envers un Père plein de tendresse. Ravis de l'entendre et sous le charme de son talent de conteur, il nous arrivait d'oublier de ramener les vaches à l'étable. Conquis personnellement par sa conviction, je suis devenu moi aussi comme le petit frère de sainte Thérèse, m'efforçant de l'imiter dans son amour de Dieu, dans son attitude de confiance et de service dans le détail quotidien. Cela m'était facilité par les propos de Van qui ne passait pas une journée sans un mot sur sa sainte soeur. Nous avons dressé un petit autel à un endroit herbeux de la forêt. Van y avait placé une image de sainte Thérèse. A toute heure, nous nous agenouillions tous les trois devant l'image, nous chantions, nous priions, nous pleurions aussi, moi en particulier quand je songeais à ma famille, à ma mère, à mes petites soeurs. Van savait faire cesser mes larmes, en invoquant un motif puissant, celui de sauver les âmes par la souffrance. Je me souviens de ses paroles habituelles : « l'exemple de notre soeur, nous devons aimer Dieu de tout l'amour de notre coeur, et cela même dans la souffrance. »

propres tristesses pour ne pas L'attrister. Elle se disait : Jésus a déjà assez à endurer sans que j'y ajoute mes larmes. »

J'ai mis en pratique le conseil de Van : quand dans ma tristesse j'allais m'agenouiller devant l'image de Thérèse, je chantais à pleine voix pour ne pas pleurer.

Nous avons vécu ensemble à Quang-Uyên des jours tranquilles. Ce fut cependant un temps d'épreuves. La méthode d'éducation du Père Maillet était rude. Nous étions heureux par l'état de nos âmes : nous rivalisions tous les trois dans la pratique du sacrifice et des vertus. Notre guide, eh bien, c'était Van. Son sens des responsabilités, son ardeur pour le sacrifice, sa joie, sa simplicité, son abandon à la volonté de Dieu que soutenaient la pensée et l'exemple de Thérèse, tout cela faisait sur Tám et sur moi la plus forte impression. Je pense maintenant à lui avec la parole de saint Paul : « Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ. » (1 Co 11, 1) Nous nous ébattions dans la nature tout en récitant le chapelet, ou en priant en silence devant notre autel rustique. Les oiseaux chanteurs déclenchaient nos chants, chants religieux ou profanes, qui traduisaient notre joie d'être les enfants de Dieu et d'avoir pour soeur la petite Thérèse, elle qui ne cessait de chanter dans l'épreuve comme dans la joie. Nous connaissions quantité de chants appris alors que nous étions louveteaux au petit séminaire. Lors de notre déplacement de Langson à Quang-Uyên, nous avons chanté tout le long du voyage, applaudis par les autres passagers du car. Je me redis de ces chants imprimés à jamais dans ma mémoire :

« Seigneur, apprenez-moi à être généreux... »,

« Seigneur, rassemblés près des tentes... »

ou encore nous récitons des articles de notre loi scoute :

« Le jeune :

- choisit la Vierge Marie pour Cheftaine...
- se sacrifie pour le salut des hommes...
- sait faire face à son devoir...
- sourit dans l'effort...
- chante dans les difficultés...
- cherche Dieu dans le silence de la montagne...

Pendant tous ces mois passés à Quang-Uyên, Van était comme la locomotive qui nous entraînait et le moteur qui réchauffait notre ferveur. Il accomplissait avec diligence et avec joie les charges que lui confiait l'autorité. Et l'autorité, c'était le Père Maillet, réputé pour son caractère exigeant et ses sautes d'humeur ;
mais je ne me rappelle pas que le père l'ait jamais battu, par exemple.

En fin de printemps 1943, j'ai dû retourner dans ma famille mécontente parce qu'au lieu d'étudier j'avais à faire paître les vaches et à remplir des tâches de domestique, alors que, fils unique, on voulait pour moi un cours régulier d'étude qui me mènerait à la prêtrise. A cette fin, on recourut aux bons offices du Père Ngù (devenu évêque par la suite), et je suis entré au petit séminaire de Dao-Ngan en septembre 1943. C'est là qu'il me fut donné de revoir Van, après l'avoir croisé auparavant à Dao-Câu, à Bac-Ninh... Notre trio dispersé maintenant les liens d'amitié et un idéal de vie parfaite qu'avaient alimenté les propos de Van sur la Voie d'enfance spirituelle.

Longtemps après la rencontre de Dao-Ngan, soit vers 1950, j'ai revu Van un jour au grand séminaire de Nam-Dinh. Il était devenu frère Marcel, profès chez les Rédemptoristes, à Hanoi. J'ai oublié le sujet de nos conversations, mais non les paroles de l'assistant-supérieur, le Père Xuyên (qui était mon directeur), après qu'il l'eut rencontré lui-même : « Tu as un frère spirituel qui a des airs de sainteté, et c'est un garçon aimable, vraiment étonnant. »

Puis vint le grand bouleversement de 1954, avec l'exode massif des catholiques du Nord. Le grand séminaire de Nam-Dinh fut évacué à Hongkong. Ainsi, de juillet 1954 à juillet 1958, j'ai perdu tout contact avec le frère Marcel. Ordonné prêtre à Hô-Nai en 1958, mon évêque m'a envoyé enseigner au séminaire de Bac-Ninh évacué à Thu-Duc et devenu, en 1962, Ecole Secondaire Dùc-Minh, où j'ai enseigné jusqu'en 1967, soit jusqu'à mon départ pour l'Allemagne. J'ai appris que le frère Marcel avait résidé à la maison des Rédemptoristes, à Saïgon, puis à celle de Dalat, et que, en 1954, s'étant porté volontaire pour retourner à Hanoi, il avait été emprisonné par le régime communiste, et qu'il était mort dans un camp dit de rééducation.

Aujourd'hui, en écrivant ces souvenirs, au cours de la Semaine Sainte, je revois mon frère Marcel portant sa croix jusqu'à la mort à la suite de son divin Maître. Je n'ai pas de plus grand désir que de le voir associé, à la face du monde, à la glorification du Seigneur, puisque ce serviteur fidèle et dévoué a répondu, et avec quelle générosité, à l'appel de saint Paul, pour avoir part à la même récompense :

« Mes frères, soyez mes imitateurs, comme j'ai été moi-même l'imitateur de mon Maître, le Seigneur Jésus... J'ai lutté avec courage, j'ai gardé la foi et rendu témoignage au Christ. Maintenant, Seigneur, daigne m'accorder la récompense que tu as accordée à tes fidèles serviteurs. »

Hiên se met à l'école de Van

A la cure de Quang-Uyên, on se pose beaucoup de questions sur l'attitude de Van. Il semble aimer de plus en plus aller dans la montagne. Certains disent qu'il a des visions de la Sainte Vierge. Tâm et Hiên se mettent à l'épier, à vouloir découvrir qui est sa soeur spirituelle dont le nom commence par «T». Van n'a pas révélé le secret des rencontres avec Thérèse. Hiên est le premier à qui il fait partager l'enseignement qu'il reçoit du ciel.

Hiên semblait beaucoup réfléchir, et j'avais l'impression qu'un grand changement s'était opéré dans son âme. Une semaine après, il m'entraîna au pied de la montagne. Cette fois, contrairement aux fois précédentes, son intention n'était pas de m'enjôler pour m'arracher par ruse le nom de ma mystérieuse soeur. Il voulait tout simplement m'ouvrir son cœur. Il m'avoua franchement toutes ses pensées à mon sujet, depuis le jour où il avait deviné avec certitude qu'une faveur extraordinaire m'avait été accordée au pied de la montagne. Il me rappela encore une fois la chose en ces termes : «Le jour où tu es revenu du pied de la montagne, j'ai vu clairement sur ton visage l'empreinte d'une joie tout à fait extraordinaire, qui nous a étonnés tous les deux, Tam et moi ; et sans le moindre doute, nous avons supposé que tu avais reçu là une faveur exceptionnelle. A partir de ce jour, j'ai encore constaté que ton programme quotidien était entièrement modifié ; en dehors des heures d'étude, tu donnais l'impression de n'être plus un homme de ce monde. Ce changement m'a fait réfléchir... Et, mon cher Van, je désire changer moi aussi et suivre le même programme que toi. Bien plus, je veux avoir le même guide que toi, afin qu'avec toi, je puisse comprendre beaucoup mieux le chemin de la perfection.»

La voix de Hiên était empreinte de confiance et de sincérité. Tout comme auparavant, je découvrais chez lui une âme simple, sensible, remplie d'un amour sincère. C'est pourquoi, après ces confidences, je n'hésitai pas à le presser sur mon cœur et à lui répondre avec la même sincérité en utilisant les paroles mêmes que me dicta alors sainte Thérèse, et qu'elle me permit de répéter. Je veux dire qu'elle m'autorisa à répéter seulement les choses qui n'avaient aucun rapport avec les communications mystérieuses établies entre elle et moi. Hiên m'écoutait attentivement lui dépendre

ma sœur spirituelle. De temps en temps, il laissait tomber sur mon épaule quelques larmes brûlantes. Mes paroles l'émurent beaucoup et lui apportèrent une immense joie. Appuyant sa tête sur mon épaule, comme une branche fragile, il me dit d'une voix remplie d'émotion : «Van, tu es vraiment très heureux. Franchement, jusqu'à maintenant, je n'avais jamais entendu dire qu'il existait des relations si intimes entre la terre et le ciel. Oh ! Van, désormais je ne veux avoir d'autre sœur spirituelle que ta sœur bien-aimée. Je veux rompre avec Mademoiselle Tin, et demander à sainte Thérèse d'être ma sœur à sa place ; je serai ainsi plus heureux et ce sera également plus discret. De plus, Van, à partir d'aujourd'hui, je te choisis aussi comme frère spirituel, afin que tu sois mon guide dans la voie de la perfection, car je suis encore bien imparfait.» A partir de là, Hiên et moi, comme deux fleurs sorties d'une même tige, nous vivions intimement ensemble, nous entraînant l'un l'autre dans notre montée vers Dieu. Tous les conseils que me donnait ma sœur sainte Thérèse, je les communiquais à Hiên qui les mettait exactement en pratique.

Peu de temps après, je constatai que la grâce divine agissant dans son âme lui faisait réaliser de rapides progrès. On peut dire que nous étions arrivés tous les deux à un degré de la vie spirituelle que beaucoup qualifient de téméraire, puisque nous nous laissions guider par cette doctrine de Thérèse : c'est par l'amour et une parfaite confiance que l'on répond à l'amour. Dans nos relations avec Dieu, c'est l'amour qui était l'unique motif de nos actes ; et pourtant la plupart considéraient cette manière d'agir comme étant de l'insolence et de la témérité. Cependant je n'en ai jamais été troublé, car la voie que je suivais était à la fois droite et suave. Comme Hiên ignorait les communications secrètes que je recevais de sainte Thérèse, il manifestait souvent son étonnement de m'entendre lui donner des directives comme l'aurait fait un saint ayant de longues années d'expérience. Dieu m'a encore donné la faveur de lire dans l'âme de Hiên et de la comprendre. Je connaissais ses désirs et ses souffrances et je lui donnais les conseils appropriés. Un jour je l'entendis me faire cette révélation : «Van, je pense que si je n'avais pas rencontré dans ma vie quelqu'un comme toi pour me comprendre, je serais probablement mort de tristesse.» Hiên a été mon premier petit frère, la première fleur de la saison ; c'est Thérèse qui me l'a fait trouver pour la cueillir et l'offrir à Dieu.

Autobiographie 636-638

Van écrit à Hiên

Dalat, le 23 février 1952

Mon cher Hiên,

Il y a très longtemps déjà que j'ai reçu ta lettre m'exprimant tes sentiments de sincère affection et tes souhaits de bonne année dans l'Amour.

Hiên, je te remercie beaucoup, et je ne sais quels termes employer pour répondre dignement à l'affection que tu m'a témoignée. Mon coeur reconnaissant ne peut que te transmettre ses remerciements avec les voeux qu'il a formulés pour toi devant le Seigneur, au premier jour de l'an. J'ai demandé à Dieu de t'accorder toutes les grâces qui te sont nécessaires pour la vie.

Hiên! Je me trouve actuellement à Dalat, devenu montagnard, comme au temps où je vivais avec toi aux limites du Nord Vietnam. Cependant, ma situation ici est plus agréable et plus réconfortante pour mon coeur, que durant l'année où nous souffrions du froid et de la faim au milieu de gens qui vivaient dans le bien-être. Je reste quand même toujours attaché à Quang-Uyên, j'aime Quang-Uyên, je garde le désir d'y retourner pour y vivre des jours d'amitié et de souffrances.

Tu te rappelles sans doute encore cette année-là ? Est-ce que tu en aurais gardé quelque ressentiment ? Il ne le faut pas, petit frère, car nous avons alors rencontré dans la souffrance une soeur aînée qui nous aimait très intimement, n'est-ce-pas ? Oui, Thérèse !...

N'oublie jamais les doux souvenirs que nous a laissés cette soeur chérie : la force de sourire quand nous étions torturés par le froid et la souffrance, le réconfort donné à notre âme aux jours de tristesse et de ténèbres !

Hiên, ce sont là des choses que tu n'oublieras sûrement jamais !

Le 8 mars 1952, je commencerai mon second noviciat. Je te demande de prier pour moi, afin qu'après six mois de préparation, j'aie l'immense bonheur de me consacrer pour toujours à Jésus, le divin ami des âmes.

Uni à toi dans l'amour de Jésus, j'attends le jour où nous nous rencontrerons au ciel, pour nous dire l'un à l'autre, beaucoup de choses que nous ne pouvons pas exprimer sur cette terre.

Dans l'aridité de mon coeur, je te demande d'excuser les lacunes que tu trouveras dans cette lettre.

Je suis très fatigué, je ne sais plus quoi dire d'intéressant. Cependant, je crois fermement que «deux coeurs qui s'aiment se comprennent nécessairement». C'est pourquoi j'ai osé prendre ma plume pour t'écrire.

Biographie du Père Brébion

Né en 1867, ancien piqueur de rues à Lyon, le Père Brébion s'embarque à Marseille le 9 février 1902, avec deux autres confrères dominicains de la province de Lyon : le Père Cothonay, âgé de 48 ans et le Père Bardol, qui n'en a que 26.

Assigné dans le diocèse de Haiphong, confié aux Dominicains espagnols de la province de Manille, ils forment l'avant garde des missionnaires Dominicains français au Tonkin. Dès 1903, arrivent les Pères Fraisse, Hedde et Robert.

Appelés pour la vigne du Seigneur, ils montent très vite, l'un après l'autre, vers la Haute Région tonkinoise, peuplée de païens que les Pères Dominicains espagnols faute d'effectifs, n'ont pas encore pu approcher. S'initiant aux multiples langues, dialectes et patois montagnards, les Pères Dominicains français cherchent le chemin des âmes et installent des postes missionnaires jusqu'à la frontière de Chine, puis vers la province de Ha-Giang, à la frontière du Yun-Nan. Leur apostolat permet au Saint-Siège d'ériger la Préfecture Apostolique de Langson et Cao-Bang dès le 30 décembre 1913 et de la confier aux Dominicains français en la personne de Monseigneur Cothonay, arrivé avec le Père Brébion en 1902.

Ce dernier se révèle d'emblée un architecte distingué. Après la chapelle de Do-Son, édifiée à l'embouchure du Canal des Rapides, non loin de Haiphong, il continue à construire pour les Pères espagnols du diocèse de Bac-Ninh qu'il quitte en 1914 pour celui de Langson et Cao-Bang. C'est lui qui construira la cathédrale de Langson, en 1923, et le petit séminaire Sainte-Thérèse, en 1929, avant d'en prendre la direction jusqu'en 1932.

En 1937, il part avec le Père Maillet pour fonder le poste de Quang-Uyên. Il y construit l'église dans laquelle Van viendra prier et qui sera totalement détruite en 1947.

La nouvelle de sa mort parvient au début de janvier 1949 : il semble avoir été étranglé car on l'a retrouvé crispé, sur son lit, la bouche pleine de sang...

Il rencontrait ainsi son Seigneur, à 82 ans, au terme d'un séjour de 47 ans utilisé à bâtir églises, chapelles, séminaires au Tonkin.

C'est de lui que Van écrit dans son *Autobiographie*, lorsqu'il évoque son départ de Quang-Uyên en juin 1943 :

«Jusqu'à mon départ, le Père Brébion continua à désapprouver le Père Maillet. Quand je vins lui dire adieu, il me serra la tête entre ses mains et me consola doucement en ces termes : «Ne t'attriste pas, car jusqu'à maintenant, j'ai toujours constaté que tu étais un enfant fervent et vraiment vertueux. Peut-être le Père Maillet se trompe-t-il en te traitant ainsi. Cependant ne t'attriste pas outre mesure, car à part Dieu seul, personne ne peut te comprendre. Or, du moment où Dieu témoigne en ta faveur, tu n'as pas à te préoccuper. Il te viendra en aide. Reste donc en paix, abandonne-toi à lui avec joie et une entière confiance. Bon voyage ! Et puisses-tu trouver bientôt le bonheur.»

Aut 695

Témoignages

Le 21 novembre 1993

Chers Amis,

Je m'appelle François-Xavier H., élève au Grand Séminaire de Vinh-Thanh, je viens vous parler de ce qui suit : depuis que j'étais tout petit, je n'avais pas reçu une bonne instruction, ma conscience était troublée, mais légèrement. Le 31 octobre 1991, j'ai été reçu au Grand Séminaire de Vinh-Thanh, à la seconde session. Au bout d'un mois, je me suis senti léger et libéré. Puis de nouveau, j'ai perdu mon équilibre. Je me sentais lourd, sans force en toutes choses. J'ai supporté cette situation pendant plus d'un an. J'avais décidé d'arrêter le chemin vers cet idéal. Mais heureusement, le 22 janvier 1993, Madame A. de Blay est venue visiter le Séminaire. Elle nous a beaucoup parlé de Van et nous a donné à chacun la prière écrite par le Frère Marcel Van. Depuis lors, je l'admire de tout mon coeur, tous les jours je récite cette prière, en demandant l'intercession de Van. Il a exaucé ma prière, mon âme se sent légère et heureuse, depuis un an je suis en paix pour suivre ma vocation.

Je remercie d'abord le Frère Van, serviteur fidèle de Dieu, qui a eu pitié de moi et m'a aidé.

Puis-je vous remercier aussi car vous m'avez aidé à rencontrer le Frère Van. Puisse-t-il être bientôt reçu par toute l'Eglise parmi les Saints canonisés, et alors nous obtiendrons encore plus de grâces.

Veillez recevoir mes sincères remerciements.

François-Xavier H.

Yekon (Bénin), le 11 juin 2001

Chère Madame,

Comment vous remercier pour le volumineux paquet de livres et d'images de notre cher Marcel Van.

C'est une joie pour une missionnaire de pouvoir distribuer ces livres et ces images aux jeunes de la brousse où je suis ! Si vous voyiez leur joie de découvrir Marcel Van, jeune de leur âge qui avait une si profonde intimité avec l'Enfant-Jésus, la Vierge Marie, sainte Thérèse...

Les jeunes «Samuel» (enfants de chœur) au nombre d'une trentaine auxquels j'ai déjà distribué les livres et les images, m'ont demandé de leur faire une causerie et un partage sur «comment vivre sa jeunesse avec Jésus et Marie ?» Van est un merveilleux témoin de l'Amour et je suis sûre qu'il sera présent dimanche 18 juin pour aider tous ces jeunes béninois à ouvrir leur cœur à Jésus et Marie.

Avec toute ma reconnaissance en union de prières.

B. M.

Montréal, le 23 novembre 2000

Chers amis,

Vous demandez à ceux qui lisent les livres de Van de vous dire les grâces qu'ils ont reçues. En toute sincérité je dois vous dire que j'ai beaucoup cheminé depuis que je connais Van.

Une grande grâce en particulier fut celle d'une libération qui fait que maintenant je suis différente. C'est en lisant le livre *Quel est ton secret petit Van ?*, le chapitre où il est dit d'offrir à Jésus les situations qu'on n'aime pas. J'ai demandé à Marcel Van d'intercéder auprès de Dieu pour me donner une grâce, non pas une que je choisis mais une choisie par Dieu. Je reçus à ce moment-là un signe de lui. Le lendemain, à mon travail (je prends soin de personnes âgées), je m'aperçus que j'avais de la patience avec les personnes âgées. Avant d'avoir reçu cette grâce je n'allais travailler que pour gagner ma vie, maintenant c'est la compassion pour la personne dans le besoin qui prend la place dans mon cœur (...)

La plus importante des grâces que j'ai reçues de Marcel Van est d'avoir mieux compris le sens de la souffrance et la grandeur du prêtre.

M.T.

Reviens ! Jésus

Jésus, mon ami, viens dans ton jardin,
Contempler l'iris au parfum pénétrant,
Les roses aux couleurs nuancées
Dans la vive lumière d'un joyeux printemps.

Jésus, mon ami, je t'attends ici,
Dans l'ombre et la fraîcheur des grands arbres,
Viens entendre le poème de mon coeur,
Chant d'amour d'une voix d'enfant.

Voix d'enfant qui te chante un joyeux refrain,
Voix d'enfant qui te dit toute son affection,
A toi, Jésus, l'ami très intime,
Que j'aimerai toujours de toutes mes forces.

Allons, reviens, je t'attends ici-même.
Reviens, mon coeur est tout à l'envers,
Tant il désire te regarder à satiété.
Allons, reviens! C'est l'appel de l'amour passionné...

19 février 1953

Siège Social :

Les Amis de Van
35, rue Alain Chartier
75015 Paris FRANCE

C.C.P. : 10 468 93 H PARIS

Tél : 33 (0)1 48 56 22 88

Fax : 33 (0)1 45 30 14 57

Au Canada :

Les Amis de Van-Canada
676, avenue Sainte-Thérèse
Beauport QC
G1B 1C9 CANADA

Tél : 1 (418) 667-9873

Courriel : amisdevan@noos.fr

Courriel : lasselin@vif.com